



UN BIEN BEL HÔTE

D'une maturité flamboyante, mêlée à une fièvre adolescente intacte après vingt-cinq ans d'une carrière sans égale, Etienne Daho lance son *Invitation*.

Un album personnel et sans masque à travers lequel il renaît de nouveau. Ivre d'amour.

Par Jean-Marc Lalanne

Le grand frère de la pop revient, après quatre années d'éclipse. Entouré de quelques complices retrouvés (Xavier Geronimi, collaborateur eighties) ou de toujours (Edith Fambuena, Brigitte Fontaine), Etienne Daho lance *L'Invitation*, un album de pop orchestrale paradoxalement assez nu et dépouillé, d'où se détache sa voix, jamais mise autant en avant, d'une précision et d'une qualité de nuance dans l'interprétation impressionnantes. De ce nouveau précis des gerçures du sentiment, on retiendra quelques nouvelles pépites : *L'Invitation*, premier single, tout à la célébration d'un nouveau départ amoureux ; *La vie continuera*, ballade apaisée et cérémonie des adieux ; *Les Fleurs de l'interdit*, proposition de passage à l'acte immédiat qui éclaire Ronsard à la lumière électrique du Velvet...

Et aussi les deux bombes du disque : *L'Adorer*, qui sur un thème entêtant, d'abord composé pour un film (*Après lui* de Gaël Morel), réussit une sidérante exploration des fonds post-traumatiques de la dépression amoureuse ; et enfin *Boulevard des Capucines*, coup d'éclat impudique du disque, où le chanteur adapte une lettre que lui a adressée son père peu de temps avant sa mort. A la veille de la sortie de cet album, Etienne Daho est un peu tendu et assez confiant. "De toute façon, pour moi c'est fait. Le disque est là et je l'adore", confie-t-il mezza voce.

ENTRETIEN > Ce nouvel album, comme la plupart des précédents, inventorie les différents états d'une relation amoureuse. En fait, c'est la seule chose qui vous intéresse, non ?

Etienne Daho – Oui, la seule chose ! Je n'arrive même pas à voir à partir de quoi d'autre on pourrait faire des chansons. La musique est une dope, on le sait, c'est connu. L'état amoureux aussi est une dope. Alors les deux vont plutôt bien ensemble. Moi, j'ai un rapport compulsif à l'un et l'autre.

L'amour est-il une pathologie pour vous ?

Oui, parce que c'est une chose que je n'ai pas encore totalement réglée. Donc dans ma vie, c'est encore une pathologie. Mais bon, une heureuse pathologie. Dieu merci, j'ai quand même des satisfactions... (rires)

Vous avez commencé une analyse dans les années 1990 et le vocabulaire psychanalytique est peu à peu apparu dans vos textes, jusqu'à citer parfois du Lacan *in extenso* ("Vouloir donner ce qu'on n'a pas, à quelqu'un qui n'en veut pas").

La psychanalyse m'a donné des outils, a enrichi ma pensée. Comme tout le monde, j'y suis d'abord allé pour régler mes comptes avec papa/maman. La mort de mon père m'a beaucoup déstabilisé. J'ai compris que quelque chose que le succès m'avait aidé à oublier me manquait profondément. Je suis tombé sur un analyste passionnant, avec qui j'ai pu ■■■/

Embarquement immédiat pour un nouveau voyage musical en compagnie du plus attachant des chanteurs français



parler pas seulement de ma vie, mais aussi de la vie. Son rapport à l'analyse n'est pas dogmatique, il mélange beaucoup d'éléments, ça me convient très bien. Mes chansons sont inspirées par ces conversations. Mais j'ai très peu lu d'ouvrages théoriques. Ce qui m'intéresse, c'est l'application, la pratique.

Depuis quatre albums, de façon systématique, le premier single – cette fois *L'Invitation* – parle du sentiment d'être à nouveau en vie, de nouvelle chance, de recommencement. Que pouvez-vous dire sur ce sentiment de toujours renaître ?

C'est lié sûrement au fait de refaire un album. Chacun d'eux a suivi une période de tourmente. Je ne sais pas si c'est moi qui la crée inconsciemment pour que la musique vienne m'en libérer. Mais c'est vrai que je choisis ces morceaux comme singles, et souvent même

comme ouvertures d'album. Ils donnent une impulsion, le sentiment d'une relance. De toute façon, je suis profondément fasciné par le fait d'être en vie.

Mais dans vos textes, et particulièrement dans cet album où la mort vient mettre à plusieurs reprises les choses en perspective, ça a toujours quelque chose de relatif d'être un vivant ?

Mais oui, parce que j'ai le sentiment de ne pas toujours l'avoir été, d'être mort même, plusieurs fois. La première fois, c'était pendant la guerre d'Algérie, j'étais dans l'appartement avec ma mère et ma sœur, la maison brûlait, j'ai failli me faire buter,

“ Je suis profondément fasciné par le fait d'être en vie... Parce que j'ai le sentiment de ne pas toujours l'avoir été.”

j'avais 4 ans... J'en ai fait une chanson, *De bien jolies flammes* (1998). J'ai toujours eu le sentiment, ensuite, que j'étais un rescapé, quelqu'un qui avait survécu. Après, il y a eu des rumeurs me prétendant malade du sida, puis mort, au milieu des années 1990. Ça m'a fait écrire une chanson comme *Soudain*. J'ai toujours une conscience très aiguë d'être en vie, que mon corps est une bécane qui fonctionne, que j'ai ce corps d'Etienne Daho, et que je dois en prendre soin.

Etienne Daho, c'était aussi le prénom et le nom de votre père, c'est ça ?

Oui, c'est pour ça qu'à mes débuts je m'appelais Etienne Daho, Jr. Elli (*Medeiros – ndlr*) m'a fait enlever le “Jr.” sur la pochette de mon premier album, *Mythomane*.

Qui a voulu que vous portiez le nom de votre père, lui ?

Je ne sais pas du tout. Je crois que ça se faisait encore à l'époque. Un père pouvait donner son prénom à son fils. Mais je ne sais pas pourquoi il l'a fait.

Vous avez beaucoup joué avec ce nom dans vos chansons.

Oui, c'est vrai. *Quand tu m'appelles Eden*, *ED Live*, ou dans *Double zéro et l'infini* : “Faire dadahue dadahue avec toi”... Dans une chanson aussi sinistre, ça m'amusait. C'est vrai qu'Etienne Daho, c'est à la fois mon vrai nom, et quelque chose en dehors de moi. J'expose ma vie, je suis d'une impudeur délirante, alors ça doit me rassurer d'imaginer qu'Etienne Daho soit un personnage. C'est mon dernier paravent.

Dans *L'Invitation*, il y a cette chanson *Boulevard des Capucines*, qui parle de votre père se rendant à votre Olympia en 1986.

Vous vous êtes inspiré d'une lettre qu'il vous a adressée après vous avoir vu sur scène. Avez-vous longtemps hésité à en faire une chanson ?

Pas du tout. J'ai reçu, un peu avant de faire l'album, un paquet de quatre ou cinq lettres qui m'étaient adressées mais que je n'avais jamais eues. Ça m'a beaucoup soulagé parce que c'étaient des lettres de pardon. Une grande partie de ma vie, j'ai eu la sensation d'avoir été abandonné, je lui en ai beaucoup voulu. Ma mère et moi étions coincés en Algérie, sans lui, et ne pouvant pas partir. Nous étions alors en danger. Je l'ai revu quand j'ai

commencé à chanter. Cela m'avait beaucoup perturbé. Nous avions pris un verre rue de Navarin, il essayait de renouer. Moi j'étais trop fier, trop blessé, c'était trop tard. Quand on s'est vu, on n'avait rien à se dire, ça ne passait pas, rien ne pouvait être dit. J'ai mis un an à m'en remettre, de ces fugitives retrouvailles.

Par ailleurs, la musique de *Boulevard des Capucines* me tournait autour depuis un moment. La découverte d'une lettre où il me demandait pardon a déclenché

quelque chose de très joyeux. Tout à coup, j'ai pu me dire qu'en fait, il ne m'avait pas abandonné, que d'une certaine façon, il avait toujours pensé à moi, qu'un fil existait. *Boulevard des Capucines* a été écrit comme un récit, une petite histoire avec unité de temps et de lieu. C'est très étrange parce que j'adopte totalement le point de vue de mon père : je me vois sur scène, en dehors de moi, avec ses yeux à lui.

Les mots sont-ils les siens, ou avez-vous beaucoup adapté cette lettre ?

Beaucoup de choses sont dans la lettre : ce qu'il se dit en découvrant son nom sur le fronton de l'Olympia, la façon dont il m'appelle "*mon roi, mon petit prince*"... Ce sont ses mots. Cette lettre a vraiment été une réparation. Après, je me suis senti prendre un peu plus d'espace dans ma vie. Mais j'ai hésité à mettre cette chanson sur l'album. J'avais peur qu'elle occulte les autres et c'est d'ailleurs ce qu'elle est en train de faire.

Indépendamment de ce qui rend cette chanson très émouvante de façon immédiate, à savoir ces retrouvailles manquées avec votre père, il y a une autre dimension dans la chanson, plus secrète, qui est votre rapport à vous avec votre jeunesse, le garçon de 30 ans que vous étiez ce soir-là à l'Olympia. C'est comme si la chanson mettait en scène une double perte : en amont, l'amour de votre père que vous n'avez pas eu, en aval la perte de cet état de jeune chanteur idolâtré qui arrive au sommet.

J'avais pas pensé à ça... Je n'ai pas de regret par rapport à ma jeunesse, surtout pas cette jeunesse-là. Je n'étais pas très heureux au moment de *Pop Satori*. J'étais gratifié, célébré, mais pas très heureux. Ce n'est en rien un paradis perdu, mes 30 ans. Je ne comprenais pas ma vie, elle était traversée de plein de choses que je n'arrivais pas à suivre, je travaillais comme un malade. C'est vrai que j'ai pu être un jeune homme à la mode, très sollicité... Mais pour être très honnête, ma vie sexuelle était plus simple avant de chanter. Il faut dire que j'ai l'esprit de conquête, j'aime bien faire le premier pas. Alors qu'à cette époque, j'étais devenu l'objet, on me suivait même jusque chez moi ! Je n'ai jamais été très à l'aise avec ce statut.

Vous avez déjà souhaité être père ?

C'est arrivé quand j'étais très jeune et *Boulevard des Capucines* peut évoquer aussi cette relation-là. C'est étonnant que ça ne se soit pas produit plus souvent, vu la frénésie que provoquaient mes hormones à l'époque.

En écoutant une autre chanson de l'album, *L'Adorer*, qui est assez dingue dans son introspection détaillée du masochisme amoureux, on a envie de savoir si vous avez lu Proust et si ça a compté ?

C'est une lecture qui m'a beaucoup marqué.

Sur la souffrance amoureuse, c'est juste indépassable, Proust. C'est drôle que vous me parliez de ça, parce qu'il y a très peu de temps, j'essayais de ranger ma maison, de faire un peu le vide, et en déplaçant des trucs, tout à coup

Albertine disparue m'est littéralement tombé dessus, comme ça. J'ai bien sûr vu ça comme un signe, je me suis dit : "Attention !"...

Est-ce que vous écoutez beaucoup de nouveaux disques ?

J'étais dingue du deuxième album des Libertines, beaucoup plus que du premier. *Music When the Lights Go out*, c'est vraiment une chanson énorme. Ensuite j'ai été très déçu par l'album des Babyshambles. Mais Pete Doherty reste très intéressant. C'est un personnage très romantique. Sinon, j'ai beaucoup aimé l'album d'Amy Winehouse. Elle est vraiment de la trempe des grands. *The Greatest* de Cat Power, énorme album. Celui de The Good, The Bad And The Queen. *Think Tank* de Blur, j'aimais beaucoup. J'adore les Raveonettes aussi, je me sens très proche d'eux.

Vous écoutez de la chanson française ?

J'aime beaucoup l'album de Thomas Dutronc, j'aime toujours beaucoup ce que fait Keren Ann. L'album d'Emmanuelle Seigner avec Ultra Orange me plaît aussi beaucoup. Il y a quelque chose qu'ils ont très bien su capter, avec le recul, l'humour et la sexualité que le rock suppose.

La scène electro, vous suivez ?

Un peu moins. J'aime trop la chanson pour être touché par seulement une boucle, une

“Quand j'ai revu mon père à mes débuts, c'était trop tard. On n'avait rien à se dire. J'ai mis un an à m'en remettre.”

suite d'accords. Mais je suis stupéfait par la façon dont Daft Punk, qui a inventé quelque chose de vraiment très fort, est copié. C'est hallucinant. La presse titre à propos de tels ou tels nouveaux artistes "*Les nouveaux Daft Punk*". Mais on n'en a pas besoin, de nouveaux Daft Punk ! Ils sont toujours en activité, toujours très créatifs. La presse reprend un vocabulaire de marketing, et c'est gênant. Même si je reste attaché à la presse écrite, qui reste un espace de liberté de parole très précieux.

A-t-on déjà présenté un artiste comme étant

“le nouvel Etienne Daho” ?

Benjamin Biolay, non ? Je crois que je l'ai entendu dire. Sa chanson intitulée *Les Cerfs-Volants* ressemblait à des choses que j'ai pu faire. De toute façon, si j'ai pu inspirer des artistes, c'est très flatteur, ça me fait très plaisir.

Le magazine *Magic* organise d'ailleurs un *tribute* avec Avril, Benjamin Biolay, Dalcan, Jacno, Daniel Darc, reprenant mes morceaux.

Vous allez au cinéma ?

Très peu. La série a un peu pris le pas. J'en regarde compulsivement. La première vraie compulsion a été *Twin Peaks*. Et aujourd'hui, *Desperate Housewives*. Je trouve ça génial.

Vous envisagez de renoncer un jour à être une pop-star pour ne plus faire que de la production ?

Quand j'ai une idée en tête, j'ai souvent besoin que sa concrétisation passe par moi. Par mon corps, ma voix. Quand j'ai écrit pour d'autres, j'ai souvent été déçu parce que le résultat ne correspondait pas à ce que j'imaginais.

C'est quoi, la collaboration dont vous êtes le plus fier ?

Comme un boomerang pour Dani. Au départ, c'était juste une prod, elle devait chanter seule mais elle a insisté pour que je chante avec elle. Elle a eu raison. Grâce à ce tube, elle a pu retravailler et puis elle m'a apporté une chanson importante dans mon répertoire, que maintenant j'emmène avec moi. ■